





FOS/MER

Des usines aux vieilles rues  
De ces grilles ouvertes à heures fixes  
cadenassées entretemps  
Aux portes des domiciles  
cette serrure qui attend sa clef  
De larges routes vides souvent  
Des rues et des sentiers  
Du linge des graffitis des dessins d'enfants  
un chantier  
Des affiches parfois déchirées des voitures garées  
Des flèches mais pas partout  
Des panneaux de signalisation  
Des flux et des reflux  
Des pylônes électriques  
Des fils de fer barbelés  
qui s'oublie parfois  
au point de ne laisser debout  
que leur support de béton  
La Camargue au milieu  
chantier privé  
défense d'entrer

Pavillons bien rangés

Numéros aux portes

et boîtes aux lettres

Petits jardins

jardins d'enfants

Santé et épargne

Clotures volutées

petits bruits

Décor planté

**FOS-SUR-MER :**  
**REGARD SUR UN QUOTIDIEN LOCALISE**

**Fabrice NEY**

Mémoire de D.E.A.  
présenté dans le cadre du doctorat de troisième cycle:

"Etude Interdisciplinaire du changement social  
et des mouvements sociaux"

de l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales  
sous la direction de J.P. DE GAUDEMAR.

1979

## AVERTISSEMENT:

Le texte et les photographies qui suivent doivent être lu et regardées comme une étape. Les études que nous avons suivies en sciences économiques ont éveillé notre curiosité pour de nouveaux horizons, curiosité qui traduit une volonté de ne pas nous laisser enfermer dans un type de discours, nous y ressentions une difficulté, qui n'était pas seulement la notre, à répondre à certaines questions. Il fallait que nous marquions un temps en trouvant un champ d'étude dans lequel nous nous sentions impliqué non seulement théoriquement, mais aussi physiquement pour tenter d'énoncer ces interrogations.

La ville est notre premier pas dans cette optique en posant la question du quotidien à partir de la symbolique urbaine. Mais si dans certaines analyses de l'urbain nous avons ressenti un manque, plutôt que de mener directement un travail critique vis à vis de celles-ci, nous avons préféré nous situer ailleurs en partant d'une pratique de recherche qui tente de nous sensibiliser d'une manière extrême aux multiples enjeux qui se dessinent dans la quotidienneté des rapports sociaux et en deçà de cette sensibilisation, une sensualisation qui la provoque et la développe. Il ne s'agit pas là de sensiblerie, ni de sentimentalisme mais de la mise en place d'un champ d'exploration et de la mise au point d'instruments de recherche.

Ce champ d'observation est FOS-SUR-MER. Nous étions et restons fascinés par cet espace, cette fascination est étroitement liée à la place qu'occupe dans notre société le site de Fos. Plutôt que de comprendre le pourquoi de cette fascination, il s'agit pour nous de l'utiliser en étant attentif à chaque détail permettant de dégager les composantes essentielles du site. Nous avons ainsi moins travaillé sur la zone industrielle elle-même que sur l'intégration de la ville dans le site. L'utilisation de l'appareil photographique nous a paru appropriée à l'étude que nous voulions faire. Mais une utilisation particulière, il ne s'agit pas de fixer une image représentative d'une réalité sociale, mais de multiplier la représentation afin que se dénoue la fixation. Travailler des séries d'images et non pas une image, en repérant l'agencement, l'imbrication des objets que chacune d'elles représente à la vue; prendre un certain recul par rapport à ce que l'on voit; mémoriser la forme par l'image, par le travail des séries, leur position relative à l'ensemble; la restituer non pour fixer un instant mais pour lui donner une nouvelle dimension; déplacer l'objet hors de son contexte, le resituer dans d'autres à volonté; rassembler dans un premier temps, éparpiller dans un second, mettre en relation et confronter ensuite, recomposer enfin.

Cette multiplication nous a permis de comprendre la symbolique urbaine non plus comme un voile épais qui nous masquerait cette réalité sociale, mais déjà comme un terrain de luttes intenses vis à vis desquelles, d'une manière ou d'une autre nous prenons position.

Mais cette approche a ses limites. Si son intérêt réside dans la formulation des interrogations que nous pose le champ empirique ainsi délimité, une fois ce travail effectué comment aller au delà? Comment répondre à cette foule de questions? Certes, nous devons poursuivre le travail photographique en ouvrant ce champ de manière plus intensive et extensive, mais il faut aussi employer d'autres méthodes. Les matériaux que nous accumulons pourraient servir à nouer des liens autour, par exemple, d'une exposition; enrichir, alors, notre subjectivité de nouveaux éléments, de nouvelles images, et de paroles; essayer, peut-être, d'écrire cette petite histoire du quotidien, en regardant, en écoutant, en lisant, à la recherche d'archives modestes, traces écrites, dessinées ou même photographiques de cette mémoire des lieux et des instants; se heurter, aussi, à celles d'autres lieux, d'autres instants, de ceux nombreux qui n'ont pas toujours vécu ici.

Quelque part là-bas...

Fos-sur-Mer

Des usines aux vieilles rues  
De ces grilles ouvertes à heures fixes  
cadenassées entre-temps

Aux portes des domiciles  
cette serrure qui attend sa clef

De larges routes vides souvent

Des rues et des sentiers

Du linge des graffiti des dessins d'enfants  
un chantier

Des affiches parfois déchirées des voitures garées

Des flèches mais pas partout

Des panneaux de signalisation

Des flux et des reflux

Des pylônes électriques

Des fils de fer barbelés

qui s'oublie parfois

au point de ne laisser debout

que leur support de béton

La Camargue au milieu

chantier privé

défense d'entrer

Pavillons bien rangés  
Numéros aux portes  
et boîtes aux lettres

Petits jardins  
jardins d'enfants

Santé et épargne  
Clôtures volutées  
petits bruits

Décor planté

La rue passage a redéfinir, mais comment?

A partir de quels critères, de quelles normes?

Quotidienneté de la reproduction simple de la force de travail... bien sûr...

Un corps à vêtir, à nourrir, à laver, à reposer, à déplacer Mais aussi, un corps à jouir, à rêver.

De l'utile à l'agréable...?

Et la route, comment la saisir ?

Simple question de priorité: le mouvement étant ce que son support veut bien qu'il soit?

Support pensé, planifié, produit, revêtu, entretenu.

Mais la route ici à Fos-sur-Mer, c'est aussi:

ce pêcheur avec sa ligne fragile,

à l'ombre subtile d'un échafaudage électrique,

"ça mord, c'est un bon coin."

et cet homme dans sa voiture corbillard

arrêtée aux pieds des réservoirs, est-il mort?

Il fait *sa* sieste.

La route c'est aussi son bas-côté, son paysage.

La route ne mène pas qu'au poste 80.

Un chemin de terre, une plage, des gosses qui jouent,

une poubelle qui traîne, des barques en attente,

c'est encore la route

c'est déjà autre chose.

Mais de la rue à la route

quelle continuité?

quelle rupture?

Sans compter celles d'une rue à l'autre

d'une route à l'autre.

A côté et dans les signes de cet ordre qui se voudrait  
omniprésent, ces indices qui subsistent  
c'est quoi? c'est qui?

L'auto-surveillance forcée...?

Au commencement était le rythme,..

Tel pourrait être le lieu de naissance imaginaire de  
la rue.

Des rythmes et des séries de rythmes repérables et  
identifiables.

lampadaires numéros de porte

bordures de trottoir fenêtres portes

voitures en stationnement

circulation

un jour une nuit un midi un avant un après

Prosodies multiples.

Aux carrefours des vieilles rues, des panneaux de signalisation; qu'il soit interdit ou obligatoire d'y circuler ou d'y stationner, qu'elle soit sans issue ou allant dans toutes directions, la rue paraît subir cette signalisation qui voudrait guider tout mouvement.

Peu importe si elle échoue, le quartier reste calme:

un jeu de marelle dessiné à même le bitume

quelques chats par ici

un chien par là-bas

du linge qui sèche

des pots de fleurs ici ou là .

L'important, n'est-ce pas plutôt que la signalisation existe et tente d'imposer un type de mouvement qui ne peut fonctionner mais auquel tout le monde fait semblant de croire sans jamais le forcer ?

D'ailleurs ce mouvement serait ici bien singulier, car il signifierait circulation et, même si elle existe, la circulation n'est que partie de la rue et tout à fait insuffisante pour rendre compte de sa réalité.

Figures, enchaînements de figures, variantes:

sortir de chez soi	Est-ce vraiment sortir
étendre son linge	de chez soi ici que de
rentrer	traverser une porte?
dire bonjour au voisin	Le linge est bien
un brin de causerie	individuel
donner à manger au chien	Qu'en est-il de
appeler les enfants...	l'étendage ?

La promiscuité des ouvertures marque en tout cas une chose:  
la possibilité pour la voix de porter sans forcer de l'une à l'autre et pour le regard d'être indiscret.

Mais quelle est cette indiscretion qui nous pèse et cette voix qui résonne?  
Rue-résidu?

Car si l'individu pénètre en particulier par le biais de la consommation n'a-t-il pas du mal à s'affirmer au niveau de certains comportements?

Non seulement je pense au linge qui en est la trace évidente,  
mais aussi à d'autres indices:

telle la porte d'entrée qui donne de plain-pied sur la rue, juste une petite marche  
et encore pas souvent

même pas de trottoir  
le caniveau directement

avec  
pour l'enjamber  
une planche en bois

Cette même porte d'entrée qui se double d'un rideau extérieur ou d'une double porte avec une moustiquaire et permet, les beaux jours venus, de laisser entrer les bruits, les odeurs, les lumières émanant du dehors et par laquelle s'échappent du dedans comme en réponse, d'autres bruits, odeurs, lumières.

L'étranger se trouve ainsi en position d'auto-surveillance face à ces comportements..."communautaires". Le quartier en tant que vécu collectif qui s'autoproduit, se conserve, se protège.

Un "voir sans être vu" qui n'a rien de panoptique;  
rapport de connaissance et circulation d'une information collective à la fois très loin et très proche de la reconnaissance et de l'information administrative et individuelle. Les deux se chevauchent, s'imbriquent étroitement, il n'y a pas de délimitation nette entre elles et souvent même l'information de l'une passe par le canal de l'autre

numéro de porte dessiné au pinceau en noir ou en jaune à même le mur.

Ceci étant posé comme hypothèse.

Peut-on parler de la rue comme ensemble de fonctions à remplir?

A l'intérieur même de la fonction définie et stable et la débordant, il y a le fugitif fait de bruits, d'odeurs, de lumières.

Mais les mêmes bruits d'une chasse d'eau, d'un enfant qui pleure, d'un couple qui se dispute, insupportables dans une cité H.L.M. sont ici vécus différemment.

De même les graffiti qui ornent les murs de ces vieilles rues, saloperaient le hall de l'entrée B du bloc 3.

Ces graffiti sont d'abord ceux d'enfants: une maison, un train, un jeu de marelle... d'autres incompréhensibles. Ils en mettent partout, à la craie. Dans les recoins, plutôt des prénoms d'amoureux avec de petites fleurs et cœurs traditionnels: mariages de rue, témoins de pierre. Mais le temps les efface, la pluie et le vent rendent les murs propres à de nouveaux jeux, à de nouvelles amours, le soleil revenu.

A lire les panneaux indiquant les remparts, monuments historiques, ce vieux quartier prend une dimension nouvelle: celle de musée.

Et cette dimension porte en elle un effet d'aseptisation culturelle, introduisant à la rénovation des vieilles pierres, à la corbeille à papier et à la pelouse interdite.

Ceci surtout pour l'îlot en haut de la colline où se situent les remparts et le cimetière et, par effet de la pesanteur, ce jeu semble se répandre sur ses flancs.

Le regard ne peut être qu'attiré par cette sentinelle rouge au carrefour: la borne d'incendie. Le danger n'est plus, comme dans les temps anciens à l'horizon mais vient de l'intérieur. Même bienveillante, elle marque une présence.

Cette importance historique du vieux Fos le dépossède de son rôle historique de centre qui s'étale au pied de la colline sur les places et les rues, qui l'entourent.

Mais au-delà de cette mort fictive, le Vieux Fos, relique, cimetière, musée, continue à vivre intensément.

Nous avons esquissé l'idée de la présence de comportements communautaires qui ne peuvent exister qu'en fonction d'une réalité sociale restreinte, irréductible et non généralisable à l'ensemble de la société.

C'est à dire quelque chose de presque incompréhensible de l'endroit où nous parlons et devant lequel nous sommes amené à dégager quelques éléments qui semblent dominer et qu'on aurait trop vite fait de prendre pour le tout.

Et pourtant, quelque part existe la nécessité de hiérarchiser: de décomposer, d'analyser, de structurer et cette nécessité existe déjà dans la rue.

Car visuellement, il y a de l'ordre, pas de doute.

Le linge ne séchera pas n'importe comment.

Les panneaux de signalisation ne seront pas placés n'importe où.

Les linges et les panneaux seront saisis comme deux ensembles distincts car vécus de manière différente, mais chacun des éléments formant à leur tour des unités très marquantes dans leurs particularités.

Ainsi chaque habitant doit faire preuve d'ingéniosité en pensant son étendage en fonction de la porte qui pourrait servir de support, du mur et de sa longueur, de la largeur de la rue, de la fenêtre.

On n'étend pas les draps de la même façon que les chemises leur fréquence de lavage n'est pas la même et diffère plus ou moins selon les habitudes de chaque habitant et selon leur humeur et selon les saisons et... et...

et quelque chose m'échappe sinon à vivre ici

allez... circulez ...

Ouais... c'est bien la rue

Je circule ils me regardent circuler

mi moqueurs

mi inquiets

touriste ou ethnologue

j'observe la fixation, la délimite, la pense...

le panneau "sans issue"

Mais de quel ordre s'agit-il?

Et d'ailleurs, s'agit-il d'un ordre unique? ou de plusieurs, "l'un dominant les autres, mais qu'il ne suffit pas de désigner pour que tout s'éclaire, s'enchaîne en référence à lui seul?

S'impose-t-il autoritaire, à chaque chose, chaque corps, chaque place?

Ou bien s'insinue-t-il plutôt de telle manière qu'il arrive à faire sien ce qui ne lui est en rien spécifique et même ce qui lui échappe?

Peut-être même ne s'agit-il de rien de tout cela, seulement d'une apparence d'ordre qui permettrait de surveiller une réalité sociale chaotique, aux lignes de fuite indéterminées, la rue? Et pas n'importe quelle rue. Nous nous limiterons pour l'instant au vieux Fos.

Ces objets et ces traces que nous avons décrits, ne sont ni totalement le fait du hasard, ni celui d'une planification, ils sont les traces d'un ensemble de gestes quotidiens ou non, d'habitudes. Leur disposition traduit autre chose que de simples gestes individuels mais une réalité sociale complexe.

Or cette complexité ne m'échappe-t-elle pas dès le moment où je refuse, pour l'instant, de rendre compte de cette réalité, par exemple du point de vue de la municipalité?

Mais n'est-ce pas cette complexité que je tente de penser directement ou de recomposer à partir d'un lieu précis que je tente de définir? L'articulation des différentes instances ne se trouve-t-elle pas déjà présent ici?

Même du point de vue du pouvoir on ne peut réduire la rue à la circulation!

N'est-elle pas, aussi, un point stratégique à défendre, à conquérir et à reconquérir, pied à pied mais le plus souvent en douceur, de l'intérieur des positions de l'adversaire et, ce faisant, en lui donnant de nouvelles prises?

Caractère important de la rue: l'ouverture,

la rue traverse et dédale.

En levant la tête, le ciel souvent bleu, parfois gris,

la pluie qui ruisselle, cette odeur forte de mouillé.

Ouvertures dans les murs: portes, fenêtres.

Dans les fermetures d'autres ouvertures: serrures, persiennes.

Ouvertures dans les toits: cheminées

et plus subtiles: antennes de télé.

Ouvertures à même le sol; regards, bouches d'égout.

Regards !

qui s'absentent ou se croisent  
guidés récepteurs l'information aux poignets  
insistants émetteurs  
en fuite qui traversent.

Ne pouvons-nous pas déjà poser quelques hypothèses sur cette symbolique de l'espace qui signifierait cet ordre ?

Les observations que j'ai faites dans les rues du Vieux Fos amènent à considérer leur ordonnancement d'un double point de vue. Le premier, sur lequel j'ai déjà insisté est la façon dont les habitants vivent la rue. Le deuxième est la façon dont ce vécu est traversé par un regard qui lui serait extérieur. Mais la séparation de ces deux points est certainement arbitraire; cependant, supposons un moment sa pertinence et arrêtons nous sur le deuxième point en tentant l'énoncé de son fonctionnement.

J'y verrai la production d'une eurythmie disciplinaire: harmonie et proportions des vieilles rues respectées ou modifiées par adjonction ou transformation d'éléments permettant un contrôle de flux hypothétiques. Hypothétiques quant au contenu: matière, information, désir. Une seule chose semble sûre: le flux est produit et devient lui aussi producteur ... de fuites donc de nouveaux flux.

C'est à partir de la rue que nous essaierons de cerner cette "mécanique des fluides" en démontrant un des mécanismes: la canalisation, juste la canalisation, sans tenir compte des autres: pompes aspirantes ou refoulantes, par exemple.

A tenter de regrouper certains éléments, nous pourrions tout d'abord dégager trois propriétés qui permettraient de comprendre le fonctionnement de la rue:

- la fixité: qui pourrait être définie comme la résistance au déplacement d'un élément,
- la répétitivité: réapparition à intervalle plus ou moins régulier de divers éléments isolés ou groupés,
- la stabilité: répétition de l'agencement des éléments.

Ces trois propriétés pourraient permettre une première décomposition de la rue par séries: boîtes aux lettres, panneaux, portes... et de repérer l'agencement des séries entre elles. Cependant, il faut signaler que ces propriétés sont surtout utilisables dans le nouveau quartier. Nous devons surtout noter qu'ici, dans ces vieilles rues, s'il y a bien des éléments fixes qui se répètent, il n'y a par contre pas de répétition systématique de leur agencement.

Par exemple, il n'y a pas de modèle général d'étendage, ce que j'ai déjà remarqué. De plus, ces étendages, du fait de l'étroitesse des rues ne permettent pas à la ménagère d'étendre sans gêner le passage, même si cette gêne est momentanée et très réduite, la circulation étant ici très faible. Il s'y crée une possibilité de contact qui détourne de sa trajectoire le mobile, accroche son regard, l'interpelle: la curiosité s'éveille à la diversité. Diversité, certes, mais propre et ordonnée.

Chaque individu semble se sentir responsable de son linge, de son bout de rue, de sa porte, de ses fenêtres. L'individualisation des relations traverse les comportements communautaires que j'ai signalés, ces derniers permettent une cohésion de l'ensemble, ce qui n'est jamais qu'une manière de l'isoler et de le rendre inoffensif, folklorique, laissant dans les yeux des lueurs nostalgiques du bon vieux temps... Nostalgie exploitable sinon exploitée: le tourisme.

Les panneaux indicateurs jouent un rôle ambigu par rapport aux habitants. A travers eux, ne s'agit-il pas de marquer la présence d'un centre de décision administratif qui se trouve ailleurs, à la ceinture du vieux quartier? Il s'agit aussi de guider les pas et la conduite de l'étranger afin qu'il ne s'égare pas dans une voie sans issue, qu'il n'arrête pas sa voiture n'importe où, d'ailleurs un seul chemin lui apparaît au premier coup d'œil raisonnablement praticable, celui qui le montera droit au ciel de l'Histoire: les vestiges ou les remparts.

Le vieux Fos ne serait-il pas sous auto-surveillance forcée ?

L'interpénétration des objets qui composent les vieilles rues, leur ordonnancement laissé en partie à l'initiative des habitants et en partie réglé par l'administration, n'est-elle pas un indice de la façon dont fonctionnerait un double regard.

Tentatives renouvelées de part et d'autre de détournements et de canalisations.

Processus producteur de signes et de symboles, d'une part, de fonctions d'autre part.

Or, ici, la rue est instable et l'important n'est peut-être pas dans ce fait, mais dans la constatation qu'une partie de la dynamique de cette instabilité semble être connue et laissée à elle-même tant l'assurance de son inoffensivité paraît être acquise, mieux qu'elle est saine et profitable.

Saine dans la mesure où elle est aseptisée par la folklorisation des vieilles pierres.

Profitable dans la mesure où elle permet d'exploiter un écologisme culturel: entretien par les habitants eux-mêmes de ces vieilles pierres....

le retranchement volontaire...?

Transportons-nous directement dans ce quartier très récent situé au pied de la coltine, cerné de parkings sans l'être vraiment, un cordon sanitaire, vide souvent.

Au centre, solitaire, bastion imprenable, dominant cette morne plaine: le centre de santé départemental propreté, santé, épargne. Un cordon ombilical: la route sur laquelle est rassemblée toute la signalisation.

Les équipements sont parfaits:

terrain de promenades

terrain de Jeux

A l'intérieur du quartier

l'uniformité règne: crépi neuf

plate-bande fleurie

fonctionnalisation de l'espace: un temps pour marcher

l'autre pour conduire

sans confusion ni rencontre possible

signifiée par des bornes toutes droites plantées

qui barrent le passage aux voitures.

Aucune signalisation ne vient rompre l'harmonie tranquille de ce quartier: le bâti fut pensé en fonction de chaque geste quotidien à les réduire dans la rue à la seule marche.

Recréer le dédale par une apparence de ligne brisée en réalité la largeur des routes l'aseptise: le regard peut fouiner dans chaque recoin sans que le corps ait trop à se déplacer, et entre deux ouvertures, placées en vis-à-vis, le même corps se déplace difficilement, ne pouvant marcher sur les plates-bandes ou le gazon.

Les éléments qui composent ici la rue sont en nombre limité et leurs formes ne varient guère.

Tentons une énumération qui se voudrait exhaustive:

plates-bandes de fleurs et de gazon  
quelque jeunes arbres  
des réverbères: une boule bien ronde et blanche  
au bout d' u n piquet tout droit  
à même le soi, le revêtement est incrusté de plaques d'égout  
des bornes protégeant les compteurs de chaque maison  
des noms de rues  
des ouvertures dans le s murs, portes, fenêtres  
quelques f i l s télégraphiques qui s'accrochent au mur et y disparaissent.

Est-ce tout ?

Il reste un cri: "Pascal !"  
une flèche dessinée à la craie  
un chat un chien  
Le ciel bleu ou nuageux  
une flaque d' e a u  
un petit tas de pierres ou de plâtre  
derrière un rideau parfois un regard  
quelque chose qui grignote ou qui fuit  
"Ciel! Je vais être en retard!"...

En général la porte d'entrée ne donne pas de plain-pied sur la rue, il y a pratiquement toujours un renforcement, un espace intermédiaire qui les sépare et amortit leur contact.

Espace difficile à définir, semi-collectif diraient les architectes, un sas à l'intérieur duquel peuvent s'entreposer diverses choses.

Objets décoratifs: pot de fleurs, fer à cheval...

plus utiles: chaise, parapluie...

qui trouvent là un abri naturel: vélomoteur...

qui attendent d'être déplacés: baby-foot, cageot...

en tout cas, qui s'entreposeraient dans la rue même ou dans le couloir de la maison, qui gêneraient.

Mais la clef du fonctionnement de ce renforcement n'est-ce pas qu'il s'agit d'un espace individualisant, protecteur de l'intimité du foyer ?

Barrière psychologique difficilement franchissable.

Décoration accueillante pour l'invité

Refoulante pour l'étranger.

Entreposer ici ces divers objets n'est-ce pas une manière de marquer un territoire?

De même, la disposition de certains bacs de fleurs ne laissant qu'un étroit passage renforce cet aspect individualisant. Cela ne marque-t-il pas aussi le désir d'un contact plus direct avec la rue et dont l'expression finale serait sa fermeture complète? Cette dernière attitude existe mais reste très marginale et limitée: deux ou trois maisons à la périphérie du quartier.

Comparer ces ouvertures à celle du vieux quartier. On comprend mieux la leçon, même inconsciente, qu'en aurait tiré l'architecte et pourquoi pas, la municipalité: l'ingéniosité, l'énergie à déployer pour surveiller le quartier est pratiquement nulle. Rien ne semble pouvoir s'y passer qui ne doive s'y passer.

Les relations entre voisins semblent devoir se limiter aux voisins de porte ou de jardin, au-delà... c'est plus difficile.

Le jardin ne donne pas en général directement sur la rue, le plus souvent il est relié par une petite allée recouverte de dalles et limitée de buissons bien taillés.

Dans les jardins il n'existe que deux ou trois types d'étendages: une sorte de parapluie renversé ou des fils tendus entre deux portiques.

A la différence de ce qui se passe dans le vieux Fos, la voix, le regard, le corps sont bloqués au jardin d'à côté, s'ils ne sont pas fixés dans le petit enclos cerné d'une épaisse rangée d'arbustes, ce qui est surtout le cas pour les jardins donnant sur les rues praticables en voiture.

Dans ces rues, de nombreux éléments se répètent, autant dans leurs formes que dans la façon dont ils sont disposés.

Cette stabilité est importante, elle contraste avec la déstabilisation continue des objets et des choses qui composent les rues du vieux Fos. La plupart des choses qui pourraient amener à rompre cet équilibre voulu sont ou bien mises à l'écart dans le renforcement qui, à cet égard, joue un rôle stabilisateur important, ou bien incorporées au jardin derrière la maison.

Cette stabilité ne marque-t-elle pas à force d'uniformité un certain nombre de normes de vie? Une clôture idéale qui permet non pas de contrôler les flux, mais de leur donner une dynamique de l'intérieur même du quartier de les modeler une fois pour toutes.

Les mêmes gestes se répètent le long des rues, monotonie propre, intégration sociale, pas tant de l'individu dans le groupe, mais du groupe dans la société ?

Intériorisation de normes... et quelles normes!

Pas simplement celle de consommation, mais peut-être plus fondamentalement normalisation des manières d'être... à la rue... aux autres... aux choses...

Au cinéma de la vie, ces images qui imprègnent la rétine et se renouvellent à chaque mouvement de tête, quelles sont-elles?

Une porte, puis une autre toujours la même,  
une boîte aux lettres puis une autre,  
les fleurs? toujours la même,  
et la même façade.

Des noms des rues et des places, malgré leurs douces consonances : Micocouliers, Enganes, place des Provençaux... émane une absence d'histoire sinon celle de la recherche d'une identité.

Quel bureaucrate ou technocrate, un instant poète, les a laissé couler de son stylo, comblant un vide, un manque? Le même sinon son frère qui a contresigné l'arrêté municipal précisant l'interdiction de stationner aux "caravanes et remorques sur places et voies publiques" ; puis se reprenant, après plus d'un an de réflexion, contresignera à nouveau, en s'excusant, peut-être, de ne pas y avoir pensé plus tôt, "sur espace réservé aux piétons."

Cette signalisation ainsi regroupée précise ce qui risquerait d'être mal compris au niveau du seul bâti. Il signifie aussi qu'existe une déstabilisation ou du moins un risque. Quel est ce risque D'où vient-il? Qui touche-t-il? Caravanes ... L'étranger... ?

Petit monde clos et inquiétant vu de l'extérieur, tant sa tranquillité heureuse surprend ... un îlot dans le chantier.

Un territoire dans lequel la vie s'organise autour d'une finalité: la carrière et ses courbes. Ici vivent des cadres.

Derrière cette tranquillité trop évidente, quelque chose d'autre transitoire: petit monde en lutte... de place, la réussite fiévreuse.

Un camp retranché:

- d'un côté, une route qui double la route principale, de l'autre, les marais salants: première barrière,

- pénétrer au cœur du quartier: garer sa voiture dans l'encoche prévue à cet effet, franchir les bornes qui barrent le passage: deuxième barrière

- traverser les rues: longer l'une ou l'autre façade, le terre-plein au milieu recouvert de gazon, zigzaguer est difficile: troisième barrière

- s'approcher de "l'entrée des maisons":  
côté rue: le renforcement  
côté jardin: petite allée et quelques haies :  
quatrième barrière

Une manière d'être replié sur soi, de dire entre nous en faisant attention à ce que rien ne vienne troubler l'ordre des choses, barrière défensive qui protègent une intimité, un bonheur chèrement acquis et en acquisition au prix d'efforts, de renoncement, d'épargne....

Donc avant une intégration à un ensemble général de normes, d'abord une normalisation interne des comportements qui ne peut se réaliser que par la production d'un espace propre à un groupe social défini à la fois en ce lieu même et, par ailleurs l'usine et les chemins qui y mènent. D'abord l'histoire courte d'un retranchement volontaire dont nous lisons les traces. Retranchement volontaire, car même si il fut décidé ailleurs - architecte, urbanisme, municipalité - de l'uniformisation du bâti, cet espace est tout autant produit et reproduit par son fonctionnement et la réaffirmation quotidienne des normes qui le traversent.

la soumission aux loisirs...?

Signalées de loin, du carrefour « Ma Campagne » à l'avenue des Palmiers, en passant par le pont qui enjambe la route principale, parmi d'autres panneaux qui donnent le ton: pizzeria, camping, Interdit aux poids lourds, danger sortie de camions... les plages.

A l'entrée un chantier: le port de plaisance St Gervais, interdit au public, une activité intense s'y déploie: les grues dans le ciel décrivent d'étranges courbes et la course des camions dans un nuage de poussière...

A droite, un pâtre de petites maisons, un ou deux étages, quelques restaurants, le camping, la plage Saint-Gervais

A gauche, d'autres restaurants, hôtels, bars, une rangée de cabanons qui, jadis, s'étendait au loin et dont on a détruit la plus grande partie, n'en laissant qu'une quinzaine, les plus éloignés encore en instance de démolition, la Grande Plage, les parkings.

A l'abord des plages, quelques panneaux interdisant formellement, par mesure d'hygiène, leurs accès aux chiens même tenus en laisse et aux ambulants sous peine de poursuites.

Sous un ciel grillagé de lignes haute tension, les cabanons; certains abandonnés, d'autres en attente, quelques uns habités. Un rez-de-chaussée, pas plus, un petit espace devant, un petit jardin très rare, très peu d'arbres.

Puis le goudron sur lequel sont peints flèches de circulation et délimitation de parking, un trottoir, des palmiers récemment plantés , la plage, la mer...

Là-bas, des camions qui passent et repassent, labourent le sable et la piste longeant le canal parallèle à la route principale.

Un double dégradé de vie : progression/régression  
des hôtels, bars, restaurants au dernier cabanon,  
en passant par le bazar, la cafétéria en construction, quelques villas neuves,

d'un chantier à l'autre  
du construit au détruit  
du neuf à la ruine,

raccourci d'une histoire en train de se faire, nous dévoilant  
par moment son bagage génétique.

Espace ouvert, certes des barrières mais pas de la même nature que celles constatées  
dans les vieux et nouveaux quartiers; barrières internes de comportement:

rejet du corps étranger, le chien ou l'ambulant, le campeur sauvage  
ouvert au promeneur, au touriste, au travailleur un instant en repos

à celui qui a faim  
à celui qui a soif  
à celui, fatigué, qui a chaud

à celui qui, pour satisfaire ces bien naturels besoins, doit être propre, prudent, décent.

Du voilier à la simple baignade  
du repas gastronomique au sandwich  
cabines de bain préservées  
cabines téléphoniques rajoutées  
Et la plage se cloque de corbeilles à papiers  
de pédalos bien rangés  
de balançoires pour enfants  
alignement des chaises et des tables au bar-restaurant  
la géométrie stricte des parkings

Contraste: cabanons certes alignés mais de manière telle que se trouve exclue toute uniformité.  
Différenciation peut-être formelle: portes et fenêtres de couleurs vives, vérandas, colonnes ou treillis.

Une partition, certes fixe, mais sur laquelle se compose ou se composait une musique douce et colorée laissant place à l'improvisation.

Si le chantier met en place de nouvelle partition il fige, aussi, toute composition.

Stabilité d'un côté

Instabilité de l'autre

Face aux bulldozers, quel avenir pour ces cabanons, sinon leur intégration rendue possible par la réduction de leur nombre, leur consolidation.

Consolider le fragile, pour affaiblir le multiple et le rendre inoffensif: tactique que nous avons déjà rencontrer dans le vieux quartier. Mais l'objectif est ici différent: créer un espace propre et accueillant et pour cela soumettre un mince quotidien à ces loisirs en cours de production.

De l'autre côté du port un quartier lui aussi de vacances, une rue principale, quelques restaurants, de rares boutiques. La plage, moins large, est plus rocailleuse que l'autre; limitée par des maisons, plutôt des villas que des cabanons; devant la porte d'entrée, un enclos-terrasse un bout de plage à soi, propre et bétonné, la grille ouverte, souvent inexistante; d'étroit passages laissés libres entre chaque maisons facilitent l'accès à la plage.

Un étrange quartier à mi-chemin entre la résidence secondaire et l'habitat quotidien de ceux qui n'ont pu se loger ailleurs: entre "ma nichée" et "l'escapade".

Un quartier en stabilisation: poubelles, panneaux, lignes blanches sur le sol, palmiers, port de plaisance et cette haute tour ignorant ce qu'elle domine, tournée vers le large, grandiloquence quotidienne, l'épopée salariée. Un quartier destiné à accueillir par vague beaucoup plus de gens qu'il ne peut en loger.

Mais ce quartier porte aussi en lui la stabilisation d'autres espaces. Aux hors-bords et aux voiliers ancrés dans les canaux longeant les routes et les pistes qui sillonnent la zone industrielle, il faut un poste d'amarrage propre, sûr, confortable: le port Saint Gervais, futur bonheur du plaisancier, il faut surtout vider les routes de ceux-ci.

De même qu'il a fallu les vider des caravanes, en construisant des logements fixes pour leurs habitants, en aménageant des terrains de campings pour les irréductibles nomades, ceux qui sillonnent l'Europe et même plus loin, toujours à la recherche de nouveaux chantiers.

Donc une stabilisation peut en cacher une autre, celle de la plage, celle des bas-côtés des routes, et certainement aussi celle de l'ensemble de la zone. Fixer le résidu, lui réserver une place, la lui aménager, l'intégrer ainsi à force d'habitude, souvent même les siennes, à un mode de comportement.

produire des lieux...?

Trois quartiers.

Qu'ont-ils de commun sinon leur proximité à l'entrée de Fos-sur-Mer? Sûrement pas la recherche d'une unité, plutôt une volonté de délimiter, de différencier, de quadriller. Mettre en place un contrôle des flux, par la délimitation de chaque quartier, en remodelant leur paysage intime et leurs abords. Ici ou là les mêmes objets prennent par rapport aux quotidiens une signification différentes, aucune généralité possible en référence uniquement à un extérieur, nous supposons que l'étude de leur agencement et de leur disposition au sein du bâti, lui-même porteur d'une histoire, donne des clefs toutes aussi pertinentes de leur interprétation.

Comprendre le quartier comme étant en partie le résultat de luttes quotidiennes, en partie seulement, car la ville existe qui n'est pas qu'un assemblage de quartiers. Cela suppose aussi qu'on ne définisse pas le quotidien comme seule reproduction simple de la force de travail, mais que l'on tente, dans un premier temps, de le définir à partir de l'ensemble des pratiques qui s'y développent, étranges pratiques d'ailleurs que celles de la ménagère qui étend son linge, du décolleur d'affiche, du cadre qui gare sa voiture, de l'enfant qui dessine sur le sol ou le mur, du serveur qui range les tables à la terrasse du restaurant.

Au delà des individus, les traces que laissent leurs gestes s'enchevêtrent en un lieu où ils forment une entité bien distincte. C'est cet enchevêtrement qui nous intéresse, nous permettant de restituer aux rapports sociaux leur épaisseur, leur complexité. (Mais lors ne devrait-on pas aboutir à l'impasse suivante qu'impliquerait une telle tentative: ne pas pouvoir rendre compte de cette réalité sociale en se heurtant à l'opacité des apparences ainsi recomposées? Mais n'est-ce pas de cette opacité même que naît le discours?).

Revenons à la question de savoir ce qui d'un quartier à l'autre serait susceptible de permettre une analyse plus générale des enjeux, des tactiques peut-être même de dégager une stratégie du quotidien.

Nous avons mis en relief ce qui dans le vieux quartier peut constituer une auto-surveillance forcée et en étudiant le quartier de la plage, il semble qu'une même tactique semble se dessiner. Mais cela ne découle-t-il pas de ce que le pouvoir ne dispose pas ici et là d'espaces nets d'histoire ou du moins supposés tels comme dans les nouveaux quartiers où il a suffi de bâtir. Mais si du côté des remparts il s'agit de rénover, en conservant à peu près le même nombre d'habitants et de logements, du côté de la plage il en va autrement, réduire plutôt ce nombre par destruction et expropriation sous prétexte peut-être d'insalubrité, puis rénover ce qui reste en le soumettant à la restructuration profonde de son environnement. La mise en œuvre de cette transformation se situerait à mi-chemin entre celle du nouveau et du vieux quartier : d'une part conservation d'une image traditionnelle de la plage avec ses cabanons, ses cabines de bain; d'autre part, aménagement de cette plage: aseptisation et uniformisation en utilisant à peu de choses près les mêmes instruments que ceux employés dans le nouveau quartier: corbeilles à papiers, parkings...

Des remparts aux nouvelles résidences, nous avons constaté quelques éléments peut-être de rupture : élargissement des rues, fonctionnalisation de l'espace totalement intégrée dans le bâti, faire disparaître la codification trop évidente aseptiser au niveau même des signes. Mais au delà de cette rupture qui n'est peut-être qu'apparente, n'y a-t-il pas autre chose qui traverse les deux quartiers?

Nous avons constaté dans le vieux quartier que l'important ne résidait pas dans l'instabilité des rues mais dans le fait que celle-ci est laissée à elle-même, en désamorçant, toutefois, le danger potentiel que peut présenter son extension en dehors de certaines limites même relativement floues.

Imbrication d'éléments de différents ordres d'un côté Agencement p<sup>lein</sup> que nous avons appelé stable de l'autre, (stabilité spatiale, certes, mais aussi temporelle, c'est que l'uniformité tend aussi à couvrir la fuite des jours.).

Des barrières d'approche de part et d'autre, difficiles à analyser dans le vieux quartier: détournement d'un vécu collectif vers un fonctionnement qui l'isole et le fait montrer du doigt : un repli sur soi ; dans le nouveau plutôt désolidariser le respectable en le protégeant d'un milieu hostile car trop en changement, en mouvement inquiétant: le chantier

les bruits au loin ou rapprochés

les camions qui passent et repassent

l'incertitude des lendemains

le paysage aujourd'hui de fer, jadis un peu monotone

un traumatisme

La tension visuelle est forte entre un vieux mur décrépi et au loin visible les réservoirs d'ESSO, entre un cabanon en ruine et les fils électriques qui le surplombent...

une tension constante et maintenue à l'extrême...

Devant les usines, la plage...

Au carrefour "Ma Campagne", une signalisation dense introduit au site. Point de Jonction, répartition, dispersion. Toute la circulation doit passer par ici.

Se mêlent et se répètent :

l'"Office du tourisme", l'"Hotel de ville", le "Frantel", les "Remparts", la "Plage", le "Gymnase", l'"avenue Jean Moulin, Martyr de la résistance, tué par les nazis le 8 Juillet 1943", "Fos/Mer", "Pizzeria-Grill", "Résidence la Saladelle", camping "Estangon, 300m.", le "Guide Touristique", la cabine téléphonique, "PORT DE BOUC 7" « MARSEILLE 49", "Police", "Piscine municipale", "Club de voile", "Expo photo", "Postes pétroliers", "Tour de vigie", "7I AVIGNON", "40 ARLES" ...

Peut-être, utiliser le traumatisme pour provoquer un repli sur soi inquiet et accroître cet effet de repli par la mise en place d'une symbolique qui aurait une double fonction: contrôler les flux d'un espace à un autre; produire un ensemble de barrières qui délimitent certains espaces en évitant les interpénétrations trop denses.

Bien sûr, il s'agit de fixer mais non plus une masse comme dans les villes-usines du XIX<sup>ème</sup> siècle; plutôt la disperser ou l'essaimer en laissant aux éléments le soin de se répartir en suivant, cependant, les conduits aménagés; les fixer en certains endroits, certains lieux, relativement isolés les uns des autres et des voies principales de communication. Produire des espaces en regroupant un nombre restreint d'habitants sur une surface suffisamment petite pour garder un visage "humain", suffisamment grande pour éviter l'entassement. Les maisons sont basses en général, au maximum quatre étages, et la promenade d'un bout à l'autre d'un quartier n'est pas très longue.

Mais chevauchant une fonctionnalisation de l'espace qui par endroit semble dominer, ne faut-il pas voir une provocation à la dé-fonctionnalisation qui s'insinue dans des interstices aménagés, remaniés ou laissés libres? De l'évident renforcement dans le nouveau quartier, à de plus subtils recoins dans le vieux Fos, il y a peut-être tout autre chose qu'un résidu obligé et la tentative de sa récupération, l'apprentissage par les habitants d'un "self-control" social.

Jordi Ballesta

## **Nouvelle Topographie de Fos-sur-Mer**

### **A propos d'une recherche de Fabrice Ney**

#### **Publié dans**

**"Photographier le chantier - Transformation, inachèvement, altération, désordre"**

*Sous la direction de Jordi Ballesta et d'Anne-Céline Callens - Editions Hermann, 2019*

En 1979, Fabrice Ney, étudiant à l'Ecole des Hautes Etudes en Sciences Sociales, présente son mémoire de D.E.A. intitulé *Fos-sur-Mer : Regard sur un quotidien localisé*<sup>1</sup>. Ses recherches ont été préparées dans le cadre du Centre d'Etudes en Relations Sociales (CERS) et du cycle doctoral « Etude interdisciplinaire du changement social et des mouvements sociaux<sup>2</sup> ». Elles ont été dirigées par Jean-Paul de Gaudemar, professeur en sciences économiques à l'Université Aix-Marseille 2, qui préfacera de l'ouvrage final de la Mission photographique de la Datar<sup>3</sup> – administration dont il a été l'un des directeurs. Elles ont été également validées par le sociologue Alain Touraine, qui y voyait l'expression « des courants de recherche en pointe à l'époque, notamment aux Etats-Unis »<sup>4</sup>.

Le mémoire de Fabrice Ney apparaît aujourd'hui en tout point atypique vis-à-vis des normes académiques. Il articule un texte relativement court<sup>5</sup>, pour partie versifié et imprimé sur des pages non reliées, et une série de cent-vingt tirages photographiques noir et blanc, de format 18x24 cm. Les vers, qui composent environ la moitié du texte, mêlent énumérations, transcriptions d'observations visuelles et questionnements. L'ensemble ne comprend pas de références bibliographiques, de notes en bas de page, de légendes adossées aux images et, plus largement, un appareil critique propre à une discipline ou issu de savoirs pluridisciplinaires.

---

1 Fabrice Ney, *Fos-sur-Mer : Regard sur un quotidien localisé*, mémoire de D.E.A sous la direction de Jean-Paul de Gaudemar, l'Université Aix-Marseille 2, 1979. Archive privée de l'auteur

2 *Ibid.*, première page de couverture

3 Jean-Paul de Gaudemar, « Le Territoire aux qualités », in Mission photographique de la Datar, *Paysages Photographiques – En France les années quatre-vingt*, Paris, Hazan, 1989. Jean-Paul de

4 Information donnée par Fabrice Ney dans un document intitulé « Précisions sur le DEA » et rédigé en 2017. Parallèlement à la direction du mémoire assumée par Jean-Paul de Gaudemar, Fabrice Ney devait suivre les enseignements d'Alain Touraine. Pour autant et comme il l'a précisé dans le cadre d'un courriel daté du 21 mars 2019 : « Matériellement et concrètement, Touraine était physiquement absent, sinon à la validation. Nous suivions les enseignements de de Gaudemar et de son équipe, ainsi que les séminaires. Il ne s'agissait pas vraiment de cours, mais de tables rondes, discussions, réflexions de chercheurs. Nous avons des incitations de lectures, des orientations de recherche.

5 Fabrice Ney a retranscrit le texte de son mémoire de D.E.A. en 2017, lequel totalise 42000 signes.

Il est introduit par un « Avertissement », au cours duquel Ney affirme vouloir ouvrir de « nouveaux horizons » afin de répondre à des interrogations auxquelles les sciences économiques n'apportent pas d'explications<sup>6</sup>. Il y fait part de son intention de trouver « un champ d'étude » au sein duquel il se sent impliqué « non seulement théoriquement, mais aussi physiquement<sup>7</sup> ». Ce champ qu'il qualifie aussi « d'observation<sup>8</sup> » est la ville, ses espaces quotidiennement habités, et spécifiquement celle de Fos-sur-Mer, commune devenue un « espace-clé pour la compréhension des changements de la société française » ou encore « le plus grand chantier de France »<sup>9</sup>.

Depuis le milieu des années 1970, Fos-sur-Mer accueille une des principales zones industrialo-portuaires du pays ; en 1972, la Société lorraine et méridionale de laminage continu (SOLMER), Ugine – Aciers, l'Imperial Chemical Industries, la Compagnie française d'entreprises métalliques (C.F.E.M) s'y sont installés et la compagnie pétrolière Esso y a étendu ses capacités de raffinage. En 1978, quatre chercheurs, Jean-Philippe Beau, Jean-Paul Ferrier, Nicole Girard et Josy Richez avancent que l'industrialisation de Fos repose sur « un complexe technocratique de production de grands équipements et du bâtiment, c'est-à-dire essentiellement l'ouverture de chantiers, les plus grands possibles pour atteindre au monopole permettant d'échapper à la concurrence<sup>10</sup> ». Ils ajoutent : « Ce qui est en cause alors, c'est 'faire du chantier', si possible du chantier gigantesque ; à Fos, ce sera un port immense, une zone industrielle immense, un parc immobilier immense, une zone sidérurgique immense...<sup>11</sup> »

Ney ne s'est pas entièrement détourné de ce « chantier gigantesque » ; il a fait plusieurs photographies des réservoirs pétroliers issus de l'industrialisation du site, tout en donnant à voir leur voisinage immédiat : l'hétérogénéité des bâtiments, des installations et des usages urbains. Il s'est toutefois concentré sur les espaces de la vie ordinaire et sur le chantier permanent de la ville, dans ses aspects domestiques et fragmentaires. Même lorsqu'il photographie un lotissement en travaux, le plan urbanistique s'efface derrière le pourtour des maisons ; le domaine public laisse place aux espaces privés ou semi-privés extérieurs. Quand il investit les vieux quartiers, il se tourne vers les appropriations personnelles ou familiales qui débordent sur la rue ; le chantier relève bien moins de la construction que de l'habitation, bien plus de l'intervention circonstancielle que de l'aménagement programmé.

6 Fabrice Ney, *Fos-sur-Mer : regard sur un quotidien localisé*, op. cit., p. 1

7 *Ibid.*

8 *Ibid.*, p.2

9 Jean-Philippe Beau, Jean-Paul Ferrier, Nicole Girard et Josy Richez, « Fos-sur-Mer : un espace-clé pour la compréhension des changements de la société française ? », *Méditerranée*, deuxième série, tome 34, avril 1978. pp. 27-44. A la question faisant l'intitulé de l'article, les auteurs répondent positivement dans leur conclusion : « Ainsi l'observation attentive des faits et des mécanismes mises en œuvre dans l'« espace-FOS » continue de livrer des enseignements sur les transformations de la société française et occidentale ».

10 *Ibid.*, p.31. Le monopole fait ici écho au « capitalisme monopolistique d'Etat » qui, selon les auteurs, est au fondement du projet d'industrialisation de Fos-sur-Mer.

11 *Ibid.*

Dans la ville historique, dans les cités pavillonnaires ou encore dans « le quartier de la plage », Ney a pour objectif d'être « attentif à chaque détail permettant de dégager les composantes essentielles du site »<sup>12</sup>. Il multiplie, à cette fin, les vues tout en interrogeant ce qu'il a pu observer et ce dont il a pu faire l'expérience. En 2017, il indiquera être parti d'un premier questionnement : « Si je soustrais la représentation de l'humain, que reste-t-il ? Et ce reste me permet-il de produire à terme un énoncé qui rend compte d'une réalité sociale <sup>13</sup> ? ». Il expliquera aussi avoir privilégié l'absence de prise de notes écrites, de phases de documentation préalables, afin de développer « une immersion directe », réalisée à pied, avec un appareil photographique léger, en vue de produire des « prises de vue rapides », de « se rapprocher suffisamment des choses » et de « cadrer de manière à mettre en relation des objets ».

Que cela soit dans sa partie écrite ou dans sa partie photographique, *Fos-sur-Mer : Regard sur un quotidien localisé* répond à ces principes dans la quasi-totalité des photographies et dans la majeure partie du texte, en particulier lorsqu'il est versifié<sup>14</sup> :

« Tentons une énumération qui se voudrait exhaustive : / plates-bandes de fleurs et de gazon / quelques jeunes arbres / des réverbères : une boule bien ronde et blanche / au bout d'un piquet tout droit / à même le sol, le revêtement est incrusté de plaques d'égout / des bornes protégeant les compteurs de chaque maison / des noms de rue / des ouvertures dans les murs, portes et fenêtres / quelques fils télégraphiques qui s'accrochent au mur et y disparaissent / Est-ce tout ? [...] En général la porte d'entrée ne donne pas de plain-pied sur la rue, il y a pratiquement toujours un renforcement, un espace intermédiaire qui les sépare et amortit leur contact / Espace difficile à définir, semi-collectif diraient les architectes, un sas à l'intérieur duquel peuvent s'entreposer diverses choses. Objets décoratifs : pots de fleurs, fer à cheval... / plus utiles : chaise, parapluie... / qui trouvent là un abri naturel : vélomoteur... / qui attendent d'être déplacés : baby-foot cageot... / en tout cas, qui s'entreposeraient dans la même rue ou dans le couloir de la maison, qui gêneraient. / mais la clef du fonctionnement de ce renforcement n'est-ce pas qu'il s'agit d'un espace individualisant, protecteur de l'intimité du foyer ? »

Il existe, de fait, une étroite continuité entre les notations photographiques que Ney a opérées et ses énumérations versifiées. Visuellement et textuellement, Ney prélève et questionne les éléments d'habitation qui jalonnent la ville de Fos-sur-Mer. Il collectionne, plus qu'il inventorie, les composantes d'un chantier urbain qui n'est pas délimité, ordonné, qui reste pour partie implicite et qui n'est pas orienté vers un état d'achèvement déterminé. Ces composantes ne s'apparentent pas à des détails, mais sont les fragments essentiels d'une transformation qui est le plus souvent superficielle et serait provisoire si elle n'était pas quotidienne.

---

12 Fabrice Ney, *Fos-sur-Mer : Regard sur un quotidien localisé*, op. cit., p.2

13 Fabrice Ney, « Précisions sur le DEA ».

14 Fabrice Ney, *Fos-sur-Mer : Regard sur un quotidien localisé*, op. cit., p.24-25

Sept ans après la finalisation de ce mémoire de D.E.A., en 1986, Lewis Baltz, photographe et *new topographer*<sup>15</sup>, travaillera sur Fos-sur-Mer à la demande de la Mission Datar, en s'écartant lui aussi de ce qui avait été, dix ans plus tôt, « le plus grand chantier de France ». Reconduisant une écriture photographique qu'il avait mise en œuvre aux Etats-Unis, avec son ouvrage *Park City*<sup>16</sup>, il se focalise principalement sur les sols dunaires entourant la ville, et sur les rebus anthropiques qui y sont déposés. A Fos-sur-Mer, Baltz donne à voir le désordre écologique, dans ses plus petites matérialités, et semble implicitement annoncer un chantier environnemental, à venir.

De 1994 à 1996, John Davies, Jean-Louis Garnell et Gabriele Basilico photographieront également la ville industrialo-portuaire<sup>17</sup> : le premier en se tournant vers les grands équipements, le second en s'arrêtant sur la végétation spontanée et les terres non aménagées, le troisième en explorant le tissu urbain. Il est ainsi une continuité entre leurs travaux et ceux de Ney, mais qui ne s'est manifesté qu'*a posteriori*.

Pour ce faire, il aura fallu que Ney déplace ses photographies en dehors du champ universitaire et leur donne une forme cohérente avec l'esthétique de la photographie documentaire – un processus qui sera amorcé en 1980, s'accompagnera de nouvelles collaborations avec l'EHESS en 1983 en vue d'extrapolations statistiques et s'achèvera trente ans plus tard<sup>18</sup>. Cette continuité pourrait d'ailleurs être relativisée tant les articulations graphiques que Ney a instaurées, entre visuel, textuel puis traitement statistique, et les modes de prélèvement, de notation et d'interrogation qu'il a développés, sont indissociables de ses recherches universitaires et ne ressortent pas des finalités qui ont animé les travaux artistiques postérieurs.

---

15 En 1975, Lewis Baltz participe à l'exposition *News Topographics. Photographs of Man-altered landscape*, laquelle est depuis devenue centrale dans l'histoire de la photographie documentaire.

16 Lewis Baltz, *Park City*, Albuquerque/ New York, Artspace Press /Castelli Graphics / Aperture, 1980.

17 Leurs travaux photographiques ont été commandités par la ville de Fos-sur-Mer. Cf. Lewis Baltz, John Davies, Jean-Louis Garnell, Gabriele Basilico et Bernard Lamarche-Vadel, *Fos, natures d'un lieu*, Marseille, Images en manœuvre, 1997.

18 A partir de 1980, Fabrice Ney agence par « constellation » les séries *La Seyne-sur-Mer Ville ouvrière*, *La Seyne Typologie Urbaine* et *ZUP n°1*. En 1983, il collabore avec l'EHESS en vue d'analyser statistiquement, à partir de descripteurs verbaux et au moyen du logiciel Eurista, soixante-huit pas-de-porte de la ZUP n°1 située dans les quartiers nord de Marseille. En 2014, à l'occasion de l'exposition *Le Paysage dans la photographie, un état des lieux*, présentée à l'Artothèque de Miramas, ses photographies sont associées à celles de Lewis Baltz, Gabriele Basilico, John Davies et Jean-Louis Garnell par Camille Fallet, le commissaire d'exposition. Elles proviennent des archives issues de son mémoire *Fos-sur-Mer : regard sur un quotidien localisé.*, sont disposées en grille et représentent un lotissement en chantier non localisé et non légendé. Plus largement, son site internet personnel montre qu'il sélectionne désormais ses photographies et les organise en vue de former des séries topographiques et typologiques.